

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

**L'écoeurant**

Andrée Maillet

---

Volume 7, Number 4 (40), July–August 1965

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59973ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Maillet, A. (1965). L'écoeurant. *Liberté*, 7(4), 350–352.

---

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1965

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

---

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

## L'écoeurant

— Chriss... !

C'est le blasphème le plus court à émettre. Il roule sur la langue de Simon comme un crachat. C'est un blasphème pour qui l'entend; pas pour celui qui le prononce.

*Chriss*, pour Simon, c'est à la fois un être, une forme vague, sombre, un lieu, une manière de sentir, une sorte de plafond qui l'empêche de lever la tête; quelque chose d'épuisant, d'im-pénétrable, d'inaccessible, de trop fort, de trop haut et de destructeur; la somme de toutes les pesanteurs humaines; une angoisse qu'il ne peut secouer; le mal au dedans de lui-même comme au dehors.

Simon sait qu'il peut crier *Chriss!* impunément, c'est-à-dire qu'on ne le tuera pas pour ça. On lui a fait tout subir, sauf la mort, pour bien moins, pour rien, parce qu'il existe. Depuis l'âge de six ans, il sait qu'il n'a pas raison de vivre, qu'il vit absolument sans en avoir le droit, en dépit de tout bon sens. La vie qu'il mène corrobore le scandale de sa naissance, l'interprète, le ratifie en même temps qu'elle l'annule presque, aux yeux de la société qui se rassure toujours quand un voyou est un bâtard et s'affole quand un voyou est de bonne lignée.

Simon n'a que des souvenirs embués de sa première enfance: larmes, solitude, bouillies, soleil, jouets épars dont pas un seul n'est vraiment à lui, petits lits tous semblables, visages nouveaux, appels: *Maman! Papa!* Des mamans et des papas possibles, improbables, jamais pour lui; et le plafond blanc, blanc, blanc. Et puis un jour, la noirceur des hommes en robes noires, leurs grosses voix! *Marchez en rang! Courez! Jouez! Priez! Lisez! Dormez! Marchez en rang!* Les *Chriss* de Frè-

res ! Étaient-ils bons ? Méchants ? Ni assez bons ni assez méchants pour donner envie de vivre ou de mourir.

Aujourd'hui Simon ne songe pas à cela. Il est ivre, malade. Il monte le long, l'interminable escalier. Ses pieds glissent sur le linoléum usé qui le recouvre. La bouche de sa ceinture s'est arrachée; il retient son pantalon d'une main. Au seuil de la taverne, il n'a pas tout vomi; il sent qu'il doit rendre encore des comptes. Ça urge. Il se guide un peu de l'autre main, tâtant le mur car il voit mal. Il s'est battu et ne sait trop ce qui lui obscurcit la vue: de l'eau — tombée d'où ? de la sueur ou du sang. Un bruit de soufflet de forge lui emplît les oreilles. C'est son propre souffle. Il respire la bouche ouverte. Il râle plutôt.

— *Ferme ta gueule !* Mais Simon ne s'obéit pas. Il se pousse à monter l'escalier; une marche, une marche, une autre marche. Vite, en haut, la chambre; non, avant tout, d'abord, les cabinets, vite !

Le voici au palier. La porte est ouverte. Il entre, pivote, va vers le cagibi, s'agenouille et les mains agrippées à la cuvette puante, vomit encore et encore et encore. C'est comme si le monde prenait fin. Il n'y avait qu'une signification à la vie; vomir. Rien d'autre n'avait de réalité, de sens.

Maintenant quelque chose de vaste et de tumultueux s'est tu et ne recommencera plus jamais d'exister. Simon gagne sa chambre, une cellule sans fenêtre qui ne vaut pas vingt-cinq sous par jour. Quoique pas beaucoup moins vieux, moins sale, c'est mieux qu'une prison puisqu'on en sort quand on veut.

Simon s'étend à plat ventre et laisse pendre un bras hors du lit. Il respire de plus en plus profondément. Il s'apaise. Rien n'est mort, simplement tout s'est terminé. Quoi ? Simon ne sait pas mais il sent ainsi. Il ne pourrait pas dire pourquoi. Il ne comprend d'ailleurs pas de quoi il s'agit. Il n'est pas dans un état propice à la réflexion et, le serait-il qu'il ne saurait pas comment ordonner ses pensées. Il rêve, il éprouve une sensation imprécise, une sorte d'envie qu'il ne peut certes pas exprimer. Il s'agit donc un peu de lui, oui, plus justement d'un mode, d'une façon d'être. . .

Lui ? Qu'est-ce que lui ? Peut-être qu'un jour, quelqu'un, quelque part consentira à l'entendre et à lui expliquer. Ce sera un homme, un vieillard propre avec des yeux de chat — les yeux de chat sont ce que Simon trouve de plus... de plus

quoi ? — une voix basse. Il fera signe à Simon, il lui fera signe de s'approcher. Simon ne lui fera pas peur parce qu'il ne fera pas peur à Simon. Il lui permettra de s'asseoir en face de lui. Simon aura un habit neuf que personne avant lui n'aura porté et même qu'on aura acheté pour lui, exprès. Simon lui tendra la main, une main nette que le vieux ne craindra pas de serrer dans les siennes. Il lui dira : *"Je sais que tu l'appelles Simon. Je te connais"*. Et ce sera bien vrai. Simon, pour la première fois, se sentira connu. Il ôtera son chapeau car il aura un chapeau comme les autres. Il le déposera sur ses genoux. Il sortira un mouchoir et se mouchera dedans. Le vieux secouera la tête d'un air approbateur. Et puis il commencera à parler, à dire les mots intéressants que les autres semblent se dire et comprendre et que Simon n'aura jamais entendus auparavant.

Simon s'étale sur le lit. Il essaie d'imaginer les paroles du vieillard. *"Tu l'appelles Simon. Je te connais"*. Oui, c'est cela. Et après, que dit-il encore ? Simon veut l'aider.

— Pourquoi que j'suis dans c'te maudite vie ? Cette question ne sera pas nécessaire. Simon a trop de peine à penser et le vieillard le soulagera en répondant d'avance à tout. Mais que répond-t-il au juste ?

Boire, se débattre, être battu, voler, se sauver, être pris, enfermé, être jeté dehors, vomir, sacrer, faire l'animal avec d'autres animaux comme lui, s'écoeurer, cela n'est rien. Le pire, ce qui n'est pas endurable, c'est d'écoeurer les autres.

— Je suis écoeurant depuis l'âge de six ans, Monsieur, dira Simon au vieillard.

— Bien entendu, mon ami. Mais avant ? à l'orphelinat ? à la crèche ?

— Je suis écoeurant de naissance, moi, Monsieur.

Le vieillard disparaîtra, alors, avec ses yeux de chat qui sont ce que Simon trouve de plus... de plus doux au monde. Il s'endort. Un bras autour de l'oreiller, comme si l'oreiller blotti près de son cou, c'était quelqu'un. Le souvenir de ce qu'il est s'estompe. Il n'a plus de mémoire. La nuit, encore une fois, va l'abrier de sa tendresse.

Andrée MAILLET